

ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

3<sup>e</sup> BUREAU  
et  
SERVICE HISTORIQUE



AUX UNITÉS DE FORTERESSES  
SEPT LEÇONS D'HÉROÏSME

IMPRIMERIE DU SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE

1936

ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE

3<sup>e</sup> BUREAU

et

SERVICE HISTORIQUE



AUX UNITÉS DE FORTERESSES  
SEPT LEÇONS D'HÉROÏSME

IMPRIMERIE DU SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE

1936

## AVANT-PROPOS

La puissance de l'armement moderne et la dispersion des combattants semblent à première vue ne laisser que bien peu d'importance à la valeur individuelle du soldat asservi le plus souvent à une arme automatique. Pour un observateur superficiel, BAYARD, le chevalier d'Assas ou le maréchal NEY n'auraient plus, sur les champs de bataille futurs, l'ascendant que leur assurait un courage « sans peur et sans reproche ». En réalité, la supériorité morale survit à tous les bouleversements matériels et devient plus que jamais nécessaire aux combattants privés du soutien que leur apportait, dans la lutte rapprochée, la cohésion du rang serré. Malgré l'éparpillement de ses hommes sur le terrain d'action, un chef énergique saura toujours communiquer à l'unité qu'il commande son inflexible résolution; une troupe instruite et au moral élevé assurera toujours, au besoin par un sacrifice total, l'exécution de sa mission particulière, par exemple d'attirer sur elle l'effort ennemi, et de permettre aux unités voisines de manœuvrer selon les instructions du commandement.

De tels exemples du devoir héroïquement accompli sont nombreux dans l'histoire de l'armée française, et ont une particulière valeur pour être proposés comme modèles aux unités qui à l'heure actuelle gardent la frontière, avec la consigne de tenir jusqu'au bout les retranchements qui doivent préserver de l'invasion l'intérieur du territoire. Sept de ces hauts faits sont relatés ci-après :

— le combat de Camerone, défense d'une auberge par une compagnie de légion étrangère de 65 hommes qui, presque anéantie au cours d'une lutte épique contre environ deux mille Mexicains, donna au convoi de numéraire qu'elle escortait le temps de passer (30 avril 1863);

— l'énergique résistance, du 8 au 12 septembre 1914, du fort de Troyon, dépourvu des derniers perfectionnements de la fortification, abris bétonnés et pièces sous tourelles, mais dont la valeureuse garnison, une compagnie du 166<sup>e</sup> d'infanterie et une batterie du 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied, arrêta une division allemande qui allait être contrainte à la retraite;

— la défense pendant 4 jours, dans la région de Metzeral, d'une compagnie du 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs encerclée par les Allemands, qui réussit à rejoindre son bataillon (14-17 juin 1915);

— l'héroïque sacrifice des postes avancés du 166<sup>e</sup> régiment, laissés seuls en première ligne le 15 juillet 1918 pour surveiller l'attaque allemande et disloquer ses formations d'assaut qui devaient arrêter le régiment, établi sur des positions décalonnées en arrière;

— la défense par des unités sénégalaises des postes du Bibano (sergent BERNÉZ-CAMBOT) et des Beni Derkoul (sous-lieutenant POE LAPYRE), deux épisodes de l'invasion du Maroc par les Rifains. Ces deux postes, enveloppés par des milliers de marocains, les retinrent devant eux, pendant six semaines ou deux mois, préservant de l'encerclement les troupes décalonnées derrière eux et donnant au commandement le temps de réunir ses moyens pour parer l'offensive des rebelles.

— la résistance acharnée, du 20 au 24 novembre 1925, à Rachaya, d'un escadron étranger et d'un escadron du 12<sup>e</sup> spahis, appuyés d'un peloton de mitrailleuses; ces unités résistèrent à 4.000 Druses, dont le maintien devant cette localité était de la plus haute importance pour l'heureuse issue des opérations engagées.

On a joint aux récits de ces sept actions les ordres du jour du général Joffe, le 6 septembre 1914, et du général PÉTAIN, le 10 avril 1916.

## COMBAT DE CAMERONE

30 avril 1863

En 1863 le Mexique était divisé en deux grands partis politiques : l'un proclamait l'indépendance du pays sous l'impulsion de Benito JUAREZ et défendait ses idées les armes à la main, l'autre était partisan de l'ascension au trône avec le titre d'empereur, d'un archiduc autrichien : François-Joseph MAXIMILIEN.

Pour soutenir les prétentions de MAXIMILIEN, l'Autriche la Belgique et la France envoyèrent, chacune, un corps expéditionnaire au Mexique.

Au début de l'année 1863 les troupes françaises débarquèrent à la Vera-Cruz. Pour combattre les troupes juaristes, elle furent envoyées immédiatement sur les hauts plateaux, sauf le régiment de légion étrangère qui, arrivé seulement le 28 mars, resta dans les terres chaudes. Là, sous un climat particulièrement pénible et débilitant, il avait pour mission d'assurer la sécurité des communications vers la côte, entre Puebla et Vera-Cruz, et la garde des travaux et des convois de ravitaillement car les routes étaient fréquemment coupées par des bandes pillardes, mais bien organisées. Tâche de police et mission obscure, sans doute, ne vaudront-elles à cette troupe impatiente de combattre que souffrances sans auréole, que gestes héroïques effacés par l'ombre de l'arrière ? Mais on ne discute pas un ordre, le devoir est de servir de tout son être là où la discipline vous a mis. On est utile partout quand on veut l'être.

Le 29 avril, on attend à Chiquihuite, venant de la Soledad, un convoi important de 60 voitures et 150 mulets, qui doit transporter 3.000.000 en numéraire destinés au trésor

Pendant toute une journée, une seule compagnie de 62 hommes, mais quels hommes ! avait pu tenir tête à une troupe ennemie plus de trente fois supérieure en nombre. Certes il faut voir là d'abord l'héroïsme des officiers et de cette troupe admirable, mais aussi reconnaître la valeur incontestable d'un réduit, même hâtivement organisé, qui permet une défense jusqu'à l'extrémité des forces humaines.

Et tandis que les Mexicains s'acharnaient contre la compagnie DANJOU, le convoi venant de Vera-Cruz passait sans être inquiété. Le sacrifice d'une poignée de héros avait sauvé ce jour là les vivres, l'argent et le courrier de tout le corps expéditionnaire français.

## LA BELLE RÉSISTANCE DU FORT DE TROYON en 1914

Troyon, en 1914, était déjà un vieux fort. Sur son portail on lisait « 1878-1879 ». Il n'avait d'autre garnison qu'une compagnie d'infanterie (1<sup>re</sup> compagnie du 166<sup>e</sup> d'infanterie) et une batterie d'artillerie (32<sup>e</sup> batterie du 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied) ; pas d'abris bétonnés, pas de pièces sous tourelle ; le plus fort calibre était du 155.

Perché sur les Hauts de Meuse, il faisait partie d'un rideau défensif sur lequel on comptait pour interdire à l'ennemi le passage entre Toul et Verdun. Génicourt et les Paroches devaient croiser leurs feux sur ses glacis.

Au début de la guerre il connut d'abord 37 jours de tranquillité. Mais quand vint septembre, l'invasion déferla par le nord de Verdun et c'est dans l'ouest que se fit entendre le canon ; car, appuyées à Verdun d'une part, au camp retranché de Paris d'autre part, les armées françaises jouaient sur la Marne la partie décisive.

Dans cette situation il appartenait aux forts des Hauts de Meuse de protéger le flanc droit de notre ligne. Si l'ennemi passait entre Toul et Verdun c'était le front pris à revers, le coup de poignard dans le dos.

Or, le 7 au soir, le second jour de la Marne, alors qu'aucun ennemi ne s'était encore montré en Woëvre, le Gouverneur de Verdun apprend qu'une forte colonne allemande vient d'arriver à Hannonville-sous-les-Côtes, à moins de 15 kilomètres de Troyon.

A 8 heures, le lendemain « commençait la danse ». Ainsi parle celui qui a été l'âme de la défense. « Depuis près

de trois heures, dort-il à 10 h. 45, nous avons encaissé environ 180 obus de 150; nous avons 7 pièces hors de service. Nos batteries après avoir essayé pendant un quart d'heure de répondre au feu ennemi ont dû être évacuées. On ne voit rien. Ils tirent avec des obusiers de 150 enterrés dans des ravins que nous ne pouvons pas atteindre. Le fort est plein de débris. Il n'y a pas encore de voûte crevée, mais nous sommes « cible vivante et immobile », et il ajoute : « quand l'assaut se préparera il faudra bien que leur tir cesse et nous serons à deux de jeu ». Le bombardement dure toute la journée. Il y a dans la garnison 1 tué et 12 blessés, les pièces de 120 sont inutilisables, la porte du fort a sauté de ses gonds, mais les talus tiennent; « un obus y bouche le trou du précédent ». Le Gouverneur de Verdun demande au fort de tenir au moins 48 heures. En arrière la bataille fait rage et la décision n'est pas encore acquise. Le tir des grosses pièces allemandes se prolonge jusqu'à 9 heures du matin à cadence ralentie. Un obus descendu à travers une cheminée d'aération éclate à l'intérieur et blesse grièvement un sous-lieutenant de 20 ans, Saint-Cyrien de la dernière promotion, qui justement se lamentait de n'être pas appelé comme ses camarades à l'honneur de combattre en première ligne.

Au petit jour, l'infanterie ennemie s'étant approchée pour crouser des tranchées, un tir de 90 est dirigé sur elle, tir qui culbute le centre d'un élément au second coup. Mais le résultat ne se fait pas attendre : les 150 rentrent en action. A 10 heures le bombardement cesse. Un parlementaire est signalé, il somme de rendre le fort sans condition. On lui répond par un refus énergique. Et la danse recommence. De l'artillerie plus lourde entre alors en jeu, du 280 et du 305. La partie disponible de la garnison descend dans les magasins-cavernes. Gécicourt et les Paroches canonnent de leur mieux les abords du fort, mais ils tirent au jugé : les batteries allemandes sont défilées et l'infanterie invisible sous bois. La situation en est

là quand, à l'approche de la nuit, les guetteurs sur les glacis signalent que l'ennemi commence à cisailer le réseau de fil de fer. On devine une masse noire assez profonde, comme une colonne d'assaut, du côté de la caponnière sud. La garnison est appelée aux parapets et aux pièces. Tout est mis en action pour battre la lisière du bois. Les fantassins ennemis rentrent dans leurs tranchées, mais la fusillade dure jusqu'au jour avec des reprises de bombardement. A la fin de l'attaque il n'y a plus que 6 pièces de 90 en état de tirer.

Le Gouverneur de Verdun n'ignore pas la situation critique du fort. On est au matin du 10. Sur les champs de la Marne la victoire est acquise. Ici, entre Argonne et Meuse, elle est en bonne voie : question d'heures peut-être. Il faut que Troyon tienne jusqu'au bout. Des renforts vont lui être envoyés de Toul; il faut espérer que demain ce sera la délivrance. La journée se passe sous un bombardement qui ne cesse pas; la situation du fort empire. Le casernement ne tient plus, la voûte de la capitale est défoncée, 60 obus de 90 qui se trouvaient dans l'abri explosent, 2 hommes sont ensevelis sous les décombres. Le capitaine qui commande l'infanterie est blessé à son tour.

Une nouvelle nuit et un nouveau jour encore. Les éboulements succèdent aux éboulements, le réseau de fil de fer est maintenant détruit en plusieurs endroits. Le Gouverneur a brûlé ses papiers. Tout fait prévoir une nouvelle attaque pour le soir. La nuit est très noire et il fait du vent, ce qui rend difficile l'observation. Le feu est ouvert — 2 ou 3 coups par pièce et 4 cartouches par homme — pour battre les couloirs d'attaque et cela toutes les 20 minutes environ pendant les périodes d'accalmie du bombardement.

L'aube du cinquième jour point; puis une longue journée d'angoisse se traîne et encore la nuit. Mais cette fois c'est la fin, la délivrance est proche.

A 2 h. 20 le bombardement cesse. L'ennemi partout est en pleine retraite. Il s'est accroché là le plus longtemps qu'il a pu, jusqu'à l'extrême limite. Voici qu'il s'éloigne précipitamment.

Cinq jours durant Troyon a tenu en échec toute une division.

Le Général COUTANCEAU, le Gouverneur de Verdun, en adressant ses félicitations aux garnisons des forts des Hauts de Meuse et tout spécialement à celle de Troyon proclame avec une légitime fierté : « Ces forts n'avaient pas reçu les derniers perfectionnements de la fortification, mais ils avaient des chefs énergiques et des soldats valeureux ».

LA 6<sup>e</sup> COMPAGNIE  
DU 7<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS  
DITE « COMPAGNIE DE SIDI-BRAHIM »  
DANS LES VOSGES

---

Au cours de l'été 1915, sur le front des Vosges, le 7<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, le vainqueur de l'Hartmann, qui participe aux opérations de la division Serret sur Metzeral, reçoit pour son compte l'ordre de faire brèche dans la ligne des postes ennemis, à quelques centaines de mètres en avant de lui, et de s'établir au-delà sur une certaine cote 1.000,8.

Il s'agit là d'une opération en montagne dans une région boisée où les lignes ne sont ni aussi denses, ni aussi continues qu'en plaine.

Les instructions portent que « dès qu'on sera entré chez l'ennemi le vigoureux mouvement en avant de tous sans arrière-pensée, sans souci d'être en flèche ou débordé, sera le sûr garant d'un succès rapide et complet ».

Donc le 14 juin, à 15 h. 30, le bataillon débouche des tranchées de départ. La 6<sup>e</sup> compagnie est en tête; elle traverse rapidement les pentes boisées qui descendent sur un fond de ravin formant clairière. Au moment où elle arrive en lisière un feu nourri l'accueille, partant du bois en face. Elle y répond instantanément en déployant une section en même temps qu'une autre section amorcée une manœuvre de débordement par la droite. Le tir des Allemands cesse. D'un bond, les deux sections sont sur la tranchée allemande à la lisière au-delà du ravin. Deux mitrailleuses sont prises et plusieurs prisonniers sont faits.

Les chasseurs entraînés par l'exemple de leurs chefs repartent à travers bois, remontent les pentes. Tout en haut sur la droite il y a une lisière face à un petit bois occupé par l'ennemi. La compagnie s'y arrête conformément aux ordres reçus et rend compte. Mais voici que l'agent de liaison revient et rapporte que les autres compagnies n'ont pas pu traverser la clairière, l'ennemi ayant repris position à la lisière d'en bas et s'y renforçant à vue d'œil.

La 6<sup>e</sup> compagnie et quelques éclaireurs de la 4<sup>e</sup>, en tout 5 officiers dont 1 blessé et 137 hommes dont 24 blessés, sont cernés. Le capitaine délimite un carré sur les quatre faces duquel on creuse rapidement des tranchées. Derrière, dans le fond du ravin, on entend les clairons sonner la charge, fusils et mitrailleuses crépiter assez longtemps; puis vers 20 h. le calme s'établit. A la faveur de la nuit qui tombe, quelques hommes d'une patrouille arrivent à rejoindre le bataillon. Une autre patrouille est brutalement raménée et a deux hommes tués.

Le lendemain au petit jour une violente attaque allemande partant du petit bois est repoussée; une rafale de 75 ayant opportunément contribué à la dispersion de l'assaillant. Dans la journée les chasseurs voient se développer à leur droite la manœuvre des autres éléments de leur division. A leur gauche, des renforts allemands passent. Vifs combats de patrouilles toute la nuit. Au matin du 16, un sous-lieutenant avec quelques chasseurs surprend un détachement d'une vingtaine d'Allemands. La patrouille saute dessus; un sous-officier et deux hommes sont tués, deux grièvement blessés, trois sont faits prisonniers; le reste s'enfuit.

A 10 heures ce jour là, le détachement parvient à communiquer par signaux avec le bataillon. Il apprend qu'une attaque sera montée le soir même pour le dégager. A l'heure dite un bombardement fait présager l'attaque; une courte fusillade à la suite et plus rien. Vers 21 heures,

nouvelle attaque : on entend le refrain d'un bataillon, puis la charge, puis encore une fois plus rien. La troisième nuit commence. Les Allemands se mettent à travailler à 150 m. en contre-bas. Il faut les refouler à la grenade.

Quand point l'aube du quatrième jour la question des vivres commence à devenir délicate, les hommes sont fortement rationnés : une boîte de conserve pour cinq, sans pain ni biscuits. Le détachement a pu heureusement s'assurer de haute lutte la possession d'une source à environ 150 m. du carré.

La position par contre est devenue assez forte : tranchées profondes, postes d'écoute protégés et reliés au carré, bon emplacement pour une des mitrailleuses prises, la seule en état de servir. Une attaque par surprise est ainsi devenue impossible d'autant plus que les patrouilles harcèlent incessamment l'ennemi et le maintiennent lui-même sur la défensive.

Les grenades et cartouches étant devenues précieuses, la raideur des pentes est utilisée pour faire rouler sur tout groupe allemand qui vient à la portée, des quartiers de roches préparés à cet effet.

Enfin du bataillon une nouvelle opération de dégagement, d'une certaine ampleur cette fois, est annoncée pour le soir. Deux fusées seront tirées à deux angles du carré pour permettre à l'artillerie de régler au plus près. Cette fois la précision du tir est telle que les Allemands n'attendent pas la fin du bombardement et s'enfuient. A 18 h. quand l'artillerie allonge son tir, le bataillon débouche en trombe dans la clairière et gravit les pentes. C'est la délivrance.

Pendant ces quatre jours d'investissement le détachement a perdu 2 tués et 3 blessés. Personne n'est resté entre les mains de l'ennemi. Dix prisonniers ont été capturés, une mitrailleuse, 4.000 cartouches prises.

Voilà ce qu'ont fait, sous le commandement du capitaine MANHES, un cavalier, les chasseurs du général SERRET. Le général de MAUD'HUY, le commandant de la VII<sup>e</sup> armée à laquelle ils appartenaient, en les citant à l'ordre les a proclamés les dignes émules des héros de Sidi-Brahim.

NOTA. — Le général SERRET était Attaché Militaire à Berlin à la mobilisation. Il a réclamé l'honneur de servir au premier rang, dans les chasseurs à pied. Il est tombé au milieu d'eux, blessé mortellement, en décembre 1915, sur le front des Vosges.

## LE ROLE DES POSTES AVANCÉS FRANÇAIS CONTRE L'ATTAQUE ALLEMANDE du 15 juillet 1918

Le 15 juillet 1918, les forces allemandes de Champagne, après une intense préparation d'artillerie où les obus à gaz comptent pour une forte proportion, commencent contre la IV<sup>e</sup> armée française (général GOURAUD) une offensive dont le commandement ennemi attend un effet décisif. Mais l'état-major français, alerté par divers indices, a fait prendre à ses unités un judicieux dispositif. Evacuant la première ligne, les troupes sont disposées sur de solides positions échelonnées en arrière du front, et la préparation d'artillerie tombé dans le vide. Quelques groupes cependant sont restés sur la première ligne, pour surveiller l'ennemi, prévenir l'artillerie du débouché de l'attaque, briser l'élan de l'adversaire, jeter le désordre dans ses formations; derrière eux quelques mitrailleurs occupent une ligne de blockhaus où ils ont mission de résister jusqu'à la dernière extrémité. On espère que l'offensive ennemie, désorganisée par les premières luttes qu'elle aura ainsi soutenues, sera maîtrisée devant la position de résistance réellement tenue par la IV<sup>e</sup> armée.

La bataille se déroule conformément à ces prévisions. C'est ainsi qu'aux monts de Champagne, dans le secteur du 166<sup>e</sup> régiment, la préparation d'artillerie commence à minuit; de 4 à 5 heures elle redouble de violence. A 5 h., les postes avancés signalent par fusées le déclenchement de l'attaque; les blockhaus opposent aux vagues ennemies une énergique résistance qui dure parfois plusieurs heures, et dont la ténacité, poussée jusqu'au sacrifice, commence la

dislocation des colonnes allemandes. Celles-ci à leur arrivée devant la position de résistance, sont à bout de souffle, et ne peuvent l'entamer; le lendemain 16 juillet, elles renouvellent des tentatives qui ne font qu'accentuer leur échec.

Les premiers artisans de la victoire ont été les héroïques garnisons des postes avancés et des blockhaus, qui se sont sacrifiés pour annoncer l'approche de l'ennemi, rompre son élan, ralentir sa marche. Un exemple sublime de l'esprit d'abnégation qui animait les braves du 166<sup>e</sup> régiment nous est donné par le sergent LOUVRIER, de la 1<sup>re</sup> compagnie, blessé grièvement à son poste du bois du Chien. Voyant venir la mort, il écrit à sa mère une dernière lettre qui fut retrouvée sur son cadavre au mois de septembre suivant :

« Bien chère Mère,

« Je te prie d'être courageuse pour lire mon griffonnage, ce-ci va t'apprendre de moi-même mes derniers moments et ma pensée s'en va vers toi; sois comme moi courageuse puisque le destin le veut ainsi.

« Tu n'as pas à t'en faire, finis tes vieux jours bien tranquille; ton chocolat, prends-le tous les matins, soigne-toi le mieux possible.

« Je meurs pour mon pays et vais rejoindre bien d'autres là-haut.

« J'ai reçu deux balles, une à la cuisse et l'autre à la poitrine; je me suis fait un bon lit de branches de sapin et je reposerai ici mon dernier sommeil.

« Ton fils qui ne t'a jamais oubliée et t'envoie ses derniers baisers.

V. LOUVRIER

« Bien mes adieux à tous les amis et clients. »

VIVE LA FRANCE !

« Mais connaissez l'endroit où je repose au capitaine de la 1<sup>re</sup> compagnie, avec mon bon souvenir.

« Tu feras dire deux messes pour moi, J'ai fait mon devoir et meurs content.

« Mes derniers baisers.

« A envoyer à M<sup>me</sup> LOUVRIER, 16, rue Jeanne-d'Arc, Mayenne (Mayenne).

« Du courage, j'ai..... ».

Le général Foch allait, à son tour, prendre l'offensive. De tels soldats devaient s'offrir d'eux-mêmes à tous les sacrifices demandés par les incessantes attaques qui allaient ramener l'ennemi au voisinage de la frontière et le contraindre, le 11 novembre 1918, à renoncer à la lutte,

## LE SERGENT BERNEZ-CAMBOT

---

Maroc, avril 1925.

La 8<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> régiment de tirailleurs sénégalais, protégeant le nord de l'Ouergha, occupe six postes et 4 tours. Le calme règne. Les Beni-Ouriaguel et les Ouled-Kacem sont paisibles, respectueux. Rien ne fait prévoir le cataclysme qui se produira dans quelques jours. Cependant, le 12 avril, en apprenant qu'une harka riffaine pénètre chez les Ouled-Kacem, le capitaine PIÉTRI, qui commande la 8<sup>e</sup> compagnie, prescrit aux postes de compléter leurs approvisionnements et de redoubler de vigilance. Il demande un renfort qui arrive le 13 au soir. La mise au point des défenses est activement poussée. Le 15, la harka est en vue. Le 16, l'encerclement des postes commence.

Le poste de Bibane, situé au sommet du Djebel el Bibane, était tenu par un sous-officier, le sergent BERNEZ-CAMBOT, 2 soldats européens et 25 sénégalais. L'attaque commence le 25 avril. Du poste de Tafrant, PIÉTRI va suivre la lutte qui, chaque jour, opposera aux défenseurs de Bibane les Riffains déchaînés.

Le 3 mai, BERNEZ-CAMBOT signale qu'il est blessé, mais que le moral est excellent. Le 4, le groupe mobile Colombat tente de ravitailler le poste, mais est arrêté par le feu meurtrier de l'ennemi. Le 5, Bibane est de nouveau attaqué avec violence. Le 13 enfin, le groupe mobile réussit à débloquer le poste et à le ravitailler. Le général COLOMBAT trouve BERNEZ-CAMBOT blessé de deux balles, au cou et à la cuisse. Européens et Sénégalais demandent à rester. Les tirailleurs rapatriables refusent de quitter leur chef. Le moral est d'autant plus magnifique que, depuis huit jours, les hommes étaient rationnés à un quart d'eau par jour,

provenant des blocs de glace lancés par les avions; la nourriture se limitait à de la viande de conserve, de la semoule crue et du sucre.

Entre le 13 et le 25 mai, des tirs sont effectués par les Riffains sur le poste. Le 25, le poste voisin de Dar Hemik est évacué et dirigé sur Bibane dont la garnison comprend désormais, outre son chef, 2 sergents européens, 5 soldats, 48 sénégalais. Le groupe mobile Colombat se replie après un combat acharné sur Tafrant. Bibane de nouveau est seul.

Le soir même, une attaque violente se déclenche. Une autre se produit pendant la nuit. Un sergent européen est tué. Fusils et mitrailleuses mitraillent le poste qui reçoit également 20 obus.

Chaque jour ou chaque nuit, les troupes riffaines déferlent sur Bibane et leur effort se brise devant l'âpre défense de sa garnison. Les attaques des 3 et 4 juin en particulier sont acharnées.

Le 5, dans la matinée, bombardement intense; à partir de midi, les assauts se succèdent et refluent sous le feu des derniers défenseurs.

A 14 heures, BERNÈZ-CAMBOT signale « Poste fichu ».

A 15 heures, l'ennemi est dans les réseaux et une fourmière humaine submerge le poste. A 16 heures, la porte d'entrée est forcée. Un dernier obus J.D. (1) est tiré par les défenseurs..... Et c'est le massacre des débris de la garnison.

Lorsqu'en septembre suivant, la 1<sup>re</sup> unité du 65<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains rentre dans le poste reconquis, un spectacle d'une grandeur tragique s'offre aux yeux des arrivants : tous les cadavres des défenseurs gisent, à leur poste de combat, à la place où ils avaient été tués.

1) JOUHANDEAU-DESLANDRES.

Le 4 décembre 1925, BERNÈZ-CAMBOT était cité à l'ordre de l'armée avec le motif suivant :

« Commandant du poste de Bibane. Encerclé une première fois pendant 13 jours et blessé deux fois au cours des attaques ennemies, demanda, au moment où il fut déllé, à conserver le commandement de son poste. Encerclé une deuxième fois par 2.000 Riffains, pris sous le feu de deux canons, assailli nuit et jour sans arrêt, tint tête avec ses quarante tirailleurs sénégalais à tous les assauts.

« Le 5 juin, l'ennemi, exaspéré par cette résistance indomptable, ayant amené le canon à 300 mètres du poste et l'ayant submergé sous un flot humain, le sergent BERNÈZ-CAMBOT combattit jusqu'à la mort, sans défaillance sans hésitation, et fit passer dans l'âme de tous ses hommes l'énergie indomptable qui l'animait, puisqu'ils furent tous massacrés à leur place de combat, en même temps que lui.

« Modèle de bravoure, d'abnégation, admirable comme soldat, admirable comme chef, il a poussé l'idée du devoir jusqu'au sacrifice et il mérite que son nom reste dans l'histoire ».

Dans le Béarn, à Livron, son pays natal, un monument inauguré le 25 septembre 1927 perpétue le souvenir de la belle figure du défenseur vaincu de Bibane.

## LE SOUS-LIEUTENANT POL LAPEYRE

---

Pol LAPEYRE naquit à Paris le 8 mai 1903. Ses parents étaient originaires de l'Aude. Après des études faites au collège d'Etampes, puis au lycée Saint-Louis, il entre à Saint-Cyr en 1921. C'est un grand jeune homme brun, aux yeux de feu, que traversent parfois des éclairs mélancoliques. Il est ouvert, franc et gal.

En 1923, jeune sous-lieutenant, il est affecté au 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale à Marseille. Un an après, il est désigné pour le Maroc ; c'est pour lui une désillusion, car le Maroc est bien près de la France et tout y est si calme... A son débarquement on lui propose une place d'officier d'ordonnance, mais il demande et obtient un poste dans le bled. Ce poste, c'est Béni Derkoul. Dès son arrivée sur l'Ouergha, un colonel lui déclare : « Vous allez à Béni Derkoul, vous n'y serez jamais attaqué, vous y serez bien tranquille : c'est un vrai poste pour sénégalais ».

Béni Derkoul, dont le nom, hier inconnu, allait passer dans l'Histoire, est une crête sauvage et nue, abrupte et sans eau. De Tafrant, siège du commandement de la compagnie à laquelle appartient LAPEYRE, on voit ce piton qui se dresse vers le nord-ouest, noir et brutalement découpé. Du sommet, une vue admirable : des ravins, des rochers, une plaine fertile. C'est dans ce cadre grandiose que Pol LAPEYRE va vivre et mourir.

Dès son arrivée, il aménage avec passion son poste ; il installe un parc à bétail, une basse-cour, un jardin. La politique indigène le captive. Il est, comme en témoignent ses lettres, en plein épanouissement physique et intellectuel.

Au printemps 1925, on annonce à Pol LAPEYRE un remplaçant et aussitôt il caresse l'espoir, s'il revient à Rabat,

de se faire désigner pour une colonne en formation, Mais les événements se précipitent : l'attaque riffaine se déclenche ; dans la nuit du 15 au 16 avril, Béni Derkoul est encerclé ; le 16, le poste est attaqué.

La garnison de Béni Derkoul comptait le 16 avril en plus de son chef, 4 Européens et 35 Sénégalais. Le siège du poste qui devait durer soixante jours, se divise en deux périodes : du 16 avril au 3 mai — du 3 mai au 14 juin.

Pendant la première, le poste subit stoïquement les attaques : relié à Tafrant par optique, ses messages sont toujours les mêmes : « Ai été attaqué. Moral excellent ». Le 8 mai, le groupe mobile du général COLOMBAT le débloque pour quelques heures : LAPEYRE présente un détachement impeccable ; ses hommes se déclarent heureux.... et pourtant, il y quatre jours qu'ils ne boivent plus que de l'eau croupie, qu'ils ne mangent plus que de la viande corrompue. A son capitaine qui le félicite de sa brillante conduite, Pol LAPEYRE répond : « Mon capitaine je tiendrai jusqu'au bout avec mes braves Sénégalais » et il ajoute : « N'ayez crainte, ils ne nous auront pas vivants.... j'ai dans mon poste huit cents kilos de poudre qui devraient me servir aux travaux de route, pour faire sauter les rochers..... ».

Le groupe mobile Colombat s'éloigne : l'étreinte se reforme autour du poste et ne se desserrera plus. La lutte reprend chaque jour plus violente, plus âpre, plus implacable. Le 25 mai, LAPEYRE décide une sortie qui permet de rentrer huit jours d'eau et de bois. Le 1<sup>er</sup> juin, une nouvelle sortie donne un approvisionnement d'eau et de bois pour dix-sept jours. LAPEYRE est radieux.

Pourtant après la chute de Bibane et le repli de plusieurs postes, l'ennemi, devenu excessivement mordant, concentre ses efforts sur Béni Derkoul. La dysenterie cause des ravages dans la garnison ; une des mitrailleuses est hors d'usage ; le nombre des grenades diminue : LAPEYRE signale : « Moral excellent. Ai entièrement confiance ».

Les attaques continuent. LAPEYRE fait parvenir un bref message : « Garnison conserve moral excellent, mais exténuée. Effectif total 11.... nécessaire venir absolument avant le 13 au plus tard.... Ferons tout notre devoir ». On lui répond de tenir jusqu'au 16 et on l'autorise, s'il juge la chose possible, à se replier après avoir détruit ses moyens de défense.

Se replier.... C'est bien tard.... Il y a les blessés qu'on ne peut abandonner, les lignes ennemies qu'on ne peut plus traverser : la garnison est tellement réduite qu'elle ne peut que se cramponner, héroïquement, à ce qui reste des défenses du poste.

Le 9 et le 10, trois attaques sont repoussées.

Le 11 et le 12, la fusillade fait rage, sans interruption.

De Tafrant parvient à la garnison l'ordre de repli pour la nuit du 14 au 15 ; une action d'artillerie essaiera de faciliter cette sortie. Mais le 14 au matin, la situation est de plus en plus angoissante. Des quarante défenseurs que comptait le poste le 16 avril, il ne reste que six hommes valides. A 16 heures, un message part, le dernier : « Tour prise. Tirez dessus ».

Mitrailleuses hors d'usage, grenades épuisées, la garnison, crispée sur ses fusils brûlants, tient tête encore aux hordes qui déferlent. Mais le canon ennemi a fait une brèche dans le mur d'enceinte. Il est dix-neuf heures. C'est la ruée définitive de milliers d'assaillants.... Soudain, une épaisse fumée s'élève au-dessus du poste, des explosions se répercutent aux creux des ravins ensevelissant ses derniers défenseurs et les troupes riffaines qui venaient de l'envahir : Béni Derkoul vient de sauter.

Pol LAPEYRE venait d'avoir vingt deux ans. Il aimait la vie qui lui souriait. Il aimait sa famille qui lui était très chère. En lui, pourtant, aucune hésitation ; sa décision est nette, formelle, il donne sa vie.

Geste mûrement réfléchi : il n'y avait pas en effet de cordon Blekford dans le poste et, lentement, LAPEYRE en fabriqua un. Les dernières lignes de son « journal de bord » sont les suivantes : « j'ai donc, ce matin, avec mon dernier européen, préparé la mine. L'explosion aura lieu cinq secondes après la mise de feu ».

Sacrifice fait dans la joie : isolement, faim, soif, manque de sommeil, angoisses, souffrances, tous les renoncements furent acceptés sans une plainte par les défenseurs de Béni Derkoul, grâce à l'énergie et au merveilleux entrain de leur jeune chef.

Dimanche 16 juin.... un magnifique soir d'été, rempli de pourpre et d'or. Tout au haut de la crête de Béni Derkoul, encore inondée de lumière, Pol LAPEYRE se redresse et abandonne son fusil désormais inutile. Ses traits tendus par la lutte se sont brusquement adoucis : un dernier regard sur ses frères de combat.... une dernière et brève pensée..... une petite flamme jaillit..... la terre s'entr'ouvre dans un fracas de tonnerre. Calme et toujours souriant, Pol LAPEYRE est entré dans l'éternité.

Dans sa toute première jeunesse, Pol LAPEYRE avait manifesté son désir d'être soldat. A son père qui l'interrogeait un jour, il répondait : « Je veux entrer à Saint-Cyr. Je choisirai la coloniale, et j'écrirai des livres, très beaux, sur les colonies..... ».

Pol LAPEYRE ne devait écrire qu'une seule et simple page..... mais il l'écrivit avec son sang..... et c'est une des plus pures et des plus nobles de notre épopée coloniale.

## DÉFENSE DE RACHAYA

20-24 novembre 1925

Rachaya, localité de quelque 3.000 habitants, était en octobre 1925 le centre d'opération de la colonne du Liban sud qui avait pris le nom de colonne de l'Hermon. Ce massif était devenu un nid de bandits fort inquiétant pour le Grand Liban. Le 5 novembre, le colonel CAPITREL passa le commandement au capitaine GRANGER, son adjoint. Le détachement comprenait :

le 4<sup>e</sup> escadron du régiment étranger de cavalerie (4 officiers — 100 cavaliers),

le 4<sup>e</sup> escadron du 12<sup>e</sup> régiment de spahis (1 capitaine — 135 indigènes),

1 peloton de mitrailleuses du 12<sup>e</sup> spahis (1 officier — 35 spahis).

A ces 260 hommes s'ajoutaient quelques gendarmes libanais.

Le colonel CAPITREL avait décidé de faire de la citadelle de Rachaya sa base d'attaque ou de résistance.

Cette citadelle était établie dans les restes d'un ancien château fort des croisés dont il subsistait la plate-forme et quelques pans de mur, sur lesquels étaient accrochées une dizaine de maisons. Cet ensemble formait un triangle d'une centaine de mètres de côtés. La pointe nord, qui domine le quartier druse de Rachaya, de 7 à 8 mètres, devait servir de réduit à la défense. Les maisons bâties sur la face ouest formaient un dédale de courtes et de passages étroits. Un sentier escarpé conduisait à un tunnel de 20 mètres dans la muraille extérieure; c'était la petite entrée de la citadelle.

La face sud comprenait une tour carrée à l'angle sud-ouest, puis un mur de fortification auquel était adossés quelques bâtiments à terrasses entre lesquelles s'ouvrait une porte cochère, l'entrée principale du château. Les maisons du quartier chrétien dominaient cette face; quelques-unes, bâties tout près des murailles, avaient des vues sur la cour intérieure.

La 8<sup>e</sup> face surplombait les abords de 5 à 6 mètres.

Le service des renseignements apprit bientôt au capitaine GRANGER que des bandes pouvant réunir 3.000 assaillants se proposaient d'attaquer Rachaya et que tous les habitants feraient cause commune avec eux.

Les reconnaissances furent multipliées, tandis que la mise en état de défense de la citadelle était activement poussée. Des emplacements de flanquement furent préparés pour les armes automatiques et des postes de grenadiers établis au-dessus des angles morts, car la disposition des lieux ne donnait que des tirs fichants. Des réseaux mi-Brun, mi-Ribard, furent établis sur les faces. On mura les fenêtres, des chicaneaux commandèrent les deux entrées, un boyau intérieur rella la partie sud du château au réduit de l'angle nord et un mur cloisonna la grande cour, pour mettre les chevaux à l'abri des balles.

La garnison avait reçu 10 jours de vivres, des munitions, des artifices, 4 appareils signaleurs et des pigeons. Des corvées remplirent les citernes d'eau apportée de l'extérieur.

Le 19, un peloton de spahis envoyé en reconnaissance au col de l'Hermon put se dégager après un accrochage où il perdit 2 spahis. Cependant qu'un peloton de légion, accompagné de gendarmes libanais, était sévèrement engagé au nord du village de Beytu el Heba.

Le commandant TINÉ tenta de la secourir avec 80 gendarmes libanais, mais son détachement encerclé ne put rejoindre.

Le capitaine GRANGER, ayant reçu l'ordre de tenir coûte que coûte la citadelle, décida alors de ne plus envoyer de reconnaissances, afin de ne pas réduire, par des pertes prématurées, ses effectifs à peine suffisants pour assurer la défense.

Le 20, la matinée fut calme, l'abreuvoir des chevaux put encore se faire dans le village, pour ménager l'eau des citernes. A 15 heures, il venait d'être terminé quand la fusillade éclata sur toutes les crêtes. L'encercllement était complet; les portes furent fermées.

Dès l'aube du 21, l'ennemi s'infiltra dans les maisons contiguës à la citadelle et occupa la crête parallèle au mur sud-est. Malgré le tir des défenseurs, il est, en fin de journée, au contact immédiat. La garnison a déjà perdu 4 tués et 15 blessés.

Le 22, les Druses essaient de couper les fils de fer. Des tireurs, installés dans les maisons ayant des vues sur la citadelle, cherchent à annihiler la défense, pour permettre aux assaillants de parvenir aux maisons de la petite entrée et à la tour sud-ouest. Le capitaine GRANGER est tué à un créneau d'observation. Le commandement revient au capitaine CROS MAYREVIELLE, commandant le 4<sup>e</sup> escadron du 12<sup>e</sup> spahis.

A midi, les grenadiers druses mettent en difficulté les légionnaires qui tiennent l'angle sud de la citadelle, entre la tour et la petite entrée. Ils sont repoussés au bout de trois heures de lutte. La fusillade continue à faire rage.

Deux pigeons ont déjà été envoyés pour rendre compte de la situation. La garnison est avisée par un message lesté d'avion qu'elle sera délivrée vers le 24.

Les munitions s'épuisent et le capitaine CROS MAYREVIELLE doit donner l'ordre impératif de les ménager.

Dans la nuit, les assaillants reçoivent des renforts des villages environnants.

Le 23, dès 5 heures, l'ennemi attaque la face sud avec des grenades à manche. C'est le prélude de l'assaut général qui est lancé à 8 heures.

Le poste de fusillers-mitrailleurs et de grenadiers de la tour est annihilé par les grenades. Des Druses y montent par des échelles; ils dominent maintenant les terrasses des maisons de la cour sud du château.

D'autres ont réussi à pénétrer dans la cave de la maison qui commande la petite entrée. Le lieutenant CASTAING continue à tenir au 1<sup>er</sup> étage, avec quelques spahis et légionnaires.

Tandis qu'un peloton de spahis réservé organise une ligne de résistance, en arrière du groupe de maisons de l'angle sud, le lieutenant de MÉDRANO conduit une contre-attaque qui arrive presque à la tour, mais il est blessé; les légionnaires doivent abandonner définitivement la tour et la petite entrée et se retrancher, à 30 mètres de là, derrière des murettes de fortune.

La grande porte était attaquée également mais, du poste de grenadiers établi au-dessus d'elle, l'adjudant chef CAZEAU et 8 légionnaires réussissent à la conserver. Pendant ce temps un tir intense dirigé sur les créneaux de toutes les faces paralysait le feu des défenseurs. A 8 h. 30, les Druses établis sur la tour commencent à tuer les chevaux et à tirer sur les défenseurs de la cour. Une mitrailleuse de la cour nord peut écrêter la tour et arrêter son feu; mais elle doit bientôt diriger son tir sur la sortie d'un souterrain qui débouche dans la cour, sous une maison de la face sud. Les Druses ont réussi à la démurer. La tour peut alors reprendre son tir. En un quart d'heure, les servants de la mitrailleuse sont tous mis hors de combat. Le maréchal des logis BISSEROF et un chargeur assurent alors le service de la pièce, tandis que le lieutenant DIVARY, contre-attaquant à la baïonnette, avec une poignée de légionnaires de spahis et de gendarmes, reprend la maison et réussit à occuper le souterrain.

La défense paraissait rétablie quand, vers 10 heures, les défenseurs de la grande porte n'ayant plus de grenades, les Druses arrivent une première fois à déloger les gendarmes qui gardaient le sud de la cour. L'adjudant chef CAZEAU réussit à réoccuper ce poste; mais il est bientôt tué. Les défenseurs de la maison et du souterrain doivent alors se replier dans la partie nord de l'enceinte.

Tous les servants des mitrailleuses qui défendent la cour sont blessés; les spahis réussissent à reprendre quelques minutes après les pièces abandonnées, mais ils doivent évacuer l'enceinte où se trouvent les chevaux, le feu des Druses de la partie sud du château la rend intenable.

La défense est alors concentrée dans les maisons de l'angle nord, d'où les mitrailleuses peuvent encore battre la grande porte et les maisons de la face sud.

Le dernier pigeon voyageur vient d'emporter le compte rendu de cette situation et une demande de secours immédiats.

De midi à 15 heures, se développe la phase la plus critique de la défense.

Toutes les réserves sont engagées. Une mitrailleuse doit tuer les derniers chevaux à travers lesquels rampent les assaillants. Le feu des Druses de la face sud multiplie le nombre des blessés. Quelques maisons sont encore perdues. Le commandant de la citadelle réunit alors les hommes encore valides et donne l'ordre ferme de tenir, coûte que coûte, ce qui reste de la partie élevé du château, clef de la défense.

Deux contre-attaques à la baïonnette sont menées, par des légionnaires et des spahis, sous les ordres des lieutenants GARDY et CASTAING.

A 15 heures, apparaissent des avions dont les bombes tombent sur les assaillants. L'attaque mollit et décroît d'intensité jusqu'à la nuit. A 17 heures, les grenades sont

épuisées. Les dernières cartouches sont réparties entre les survivants. Si les secours n'arrivent pas, la garnison sans munitions ne pourra plus résister.

A 20 heures, une fusée verte annonce enfin l'approche d'une colonne. Une demi-heure après, 4 obus éclatent sur la partie nord du village. Un poste optique signale : « 6° spahis ». La nuit se passe sans incidents.

Le 24 novembre, quelques fanatiques reprennent à 8 heures l'attaque du réduit; mais la plus grande partie des ennemis commence à se retirer par petits groupes.

En effet, tandis que deux escadrons du 6° spahis, attaquant à pied la partie nord du village, en atteignent vers 11 heures les premières maisons, le bataillon LOYNET, du 21<sup>e</sup> régiment de tirailleurs, arrive par le sud-ouest, après avoir fait 45 km. en 24 heures, en pays de montagne.

A 13 heures, seule la tour de la citadelle est encore occupée par les Druses, au moment où l'escadron STOEKLÉ du 6° spahis y pénètre.

Les pertes de la garnison atteignaient 40 % de l'effectif : 20 tués dont 1 officier, 80 blessés dont 3 officiers. Mais son héroïque résistance avait eu sur l'issue des opérations une importance capitale. Elle avait attiré sur elle tous les éléments de désordre de la région. Quatre mille Druses avaient participé à l'attaque et quatre cents d'entre eux étaient tombés sous les coups de la défense.

---

## ORDRE

### DONNÉ PAR LE COMMANDANT DES ARMÉES DE L'EST

le 6 septembre 1914, au moment où commençait  
la bataille de la Marne

---

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

J. JOFFRE.

---

ORDRE  
DONNÉ PAR LE COMMANDANT  
DE LA II<sup>e</sup> ARMÉE  
le 10 avril 1916

---

Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes. Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la II<sup>e</sup> Armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous !

Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier.  
Courage. On les aura.

PÉTAIN.

---